

DIDOT SAUGRAIN GÉLIS



*Métiers du livre, banquiers, architectes
Cinq siècles d'histoire familiale*



Arnaud Berthonnet - Bruno Gélis



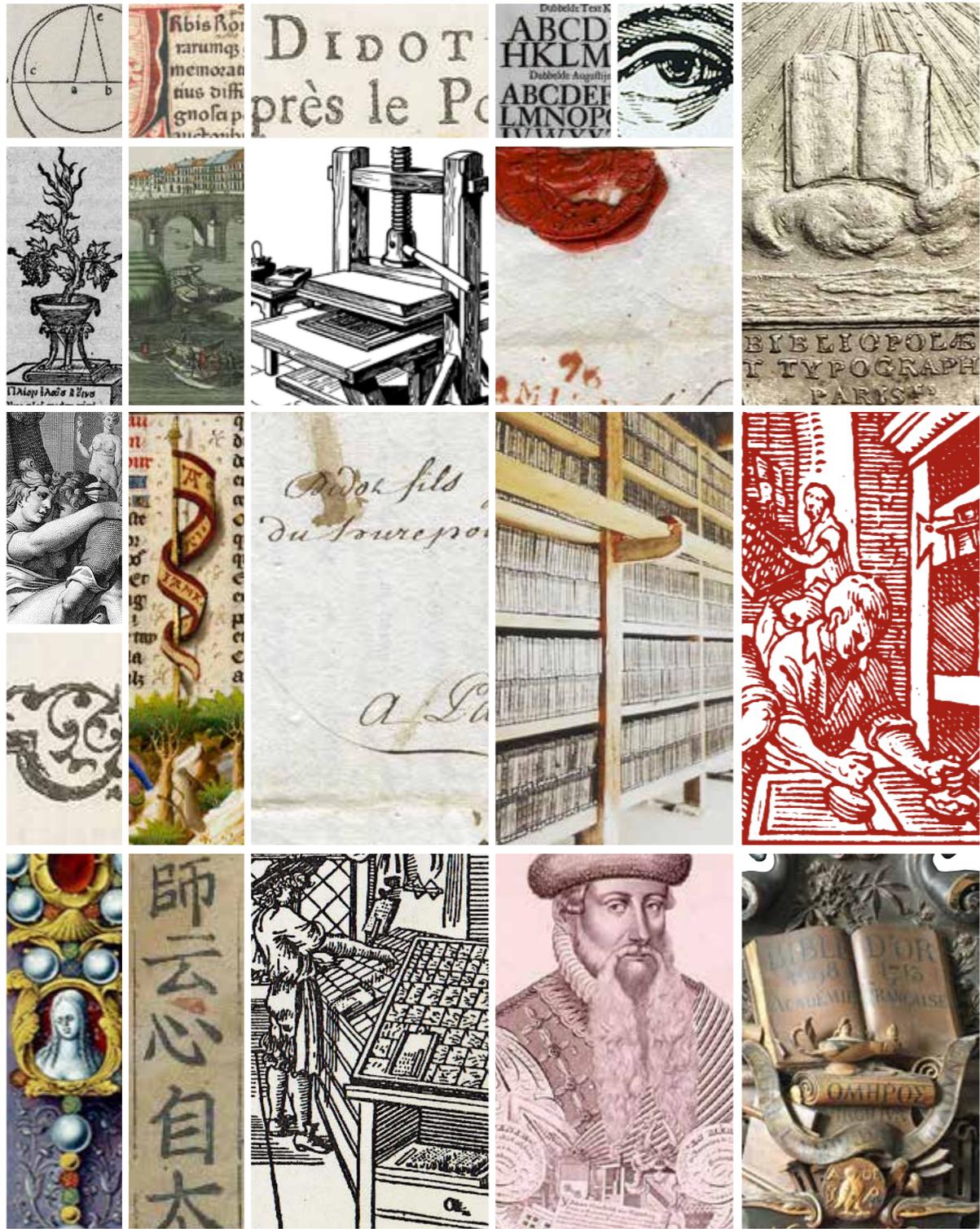
1

1500 - 1800

Les familles de libraires et d'imprimeurs Didot et Saugrain

Des origines
d'une industrie
à son épanouissement
technique
et économique

Chine
Corée
Imprimerie
Bouddhisme
Caractères
Papier
Manuscrit
Incunable
Gutenberg
Mayence
Librairie
Humanisme
Bible
Réforme
Strasbourg
Venise
Manuce
Paris
Estienne
Elzévir
Encre
Garamont
Cursive
Italique
Quartier latin
Sorbonne
Censure
Pouvoir
Lorraine
Imprimeur
Famille
Lyon
Réseau
L'abbé Prévost
L'abbé Barthélémy
Mesnil-sur-l'Estrée
Papeterie d'Essones
Bibliophilie
Les Lumières



Dans le cercle parisien de la librairie, des industries de l'imprimerie et des arts typographiques, les Didot et leurs ancêtres les Saugrain se sont distingués comme des maîtres incontestés, à l'instar de leur illustre modèle, la famille Estienne, qui rayonna entre 1503 et 1674.

De 1700 aux années 1850, la renommée des Didot surpassera celle des Estienne, qui étaient imprimeurs, libraires et érudits, ou encore celle des Elzévir, typographes et imprimeurs d'origine brabançonne à la réputation exceptionnelle. De père en fils, sur quatre générations (XVIII^e et XIX^e siècles), les Didot seront aussi graveurs et fondeurs de caractères d'imprimerie, fabricants de papier (papetiers), typographes, érudits, lettrés, bibliophiles, innovateurs et inventeurs. L'histoire mondiale de l'imprimerie leur doit des innovations remarquables tant pour la typographie que pour d'autres industries qui s'y rattachent.

De leur vivant, les Didot n'ont eu presque aucun rivaux dignes de leurs arts. En tant que graveurs et fondeurs de caractères, **Firmin Didot et son cousin Henri** sont les deux artistes les plus célèbres de la dynastie. Le premier a inventé la stéréotypie, sœur cadette de la typographie ; le second, le moule polyamatype.

Les caractères gravés et fondus par cet artiste sont si parfaits qu'il est entré avec Claude Garamont, Guillaume I Le Bé¹ et Jacques de Sanlecque² au panthéon des grands maîtres typographes. Sa renommée ne doit pas occulter l'œuvre des autres membres de la famille.



Comme imprimeurs, François-Ambroise Didot, ses fils Pierre et Firmin, ainsi que son petit-fils Ambroise Firmin ont produit des chefs-d'œuvre à une époque où les techniques d'imprimerie et l'art typographique étaient encore à perfectionner.

Quant à Didot Saint-Léger, il a inventé le procédé de fabrication du papier sans fin, qui entraîne au début du XIX^e siècle un bouleversement profond aussi bien dans l'imprimerie que dans la typographie et l'édition en général. Cette innovation industrielle est à l'origine de l'impression en masse des journaux et des livres.

Les Didot se lient par mariages à des familles d'imprimeurs et de libraires dont l'une des plus anciennes et remarquables est celle des Saugrain, grands ancêtres des Gélis-Didot et dont la généalogie remonte au XVI^e siècle. Le premier Saugrain connu, Jean, est né en Normandie.

Après un tour d'Europe, ce réformé s'installe libraire à Lyon. C'est le début d'une longue dynastie : après lui, six générations de libraires exerceront ce métier, à Paris. Les familles Didot et Saugrain participent brillamment à la grande histoire du livre.



chapitre 1

Le Lorrain François Didot (v.1685-1757), fondateur au début du XVIII^e siècle d'une dynastie parisienne de libraires et d'imprimeurs



Le mot **imprimerie** vient du Latin *imprimere*, qui signifie **graver, marquer d'une empreinte.**

La dynastie Didot débute avec Françoise Didot-Nyon (1649-1747), une femme libraire, et son neveu François Didot (v.1685-1757), libraire imprimeur. Ce dernier est fils d'un marchand-boucher de Paris. Cette saga familiale, autant artistique qu'industrielle, s'inscrit dans une période d'essor de l'imprimerie en Europe (1450-1850). Les origines les plus anciennes de cette révolution extraordinaire précèdent Gutenberg : elles sont à rechercher en Chine et en Corée à la fin du VII^e siècle.

La plupart des avancées réalisées dans les procédés d'imprimerie et de typographie, du début du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle en France, ont été initiées par les Didot. Seuls les Estienne et les Saugrain, au XVI^e siècle, les avaient précédés.

LA GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE BURE DU XVII^e AU XIX^e SIÈCLE

1^{re} génération

Nicolas de BURE (1631-1703)

2^e génération

Guillaume I (1663-1748)

François DIDOT (v.1685-1757)
et Marguerite RAVANEL (1690-1766)
13 enfants

Nicolas II (v.1670-1720) et Jeanne BESSIN

3^e génération

Jeanne-Christine (1697-1766)

Jean (1702-1786)
et Jeanne Noël
Tilliard (1706-1763)

François (1707-1752)

Nicolas-François (1692-v.1737)

Marie-Légère (1701-1788)
et Germain MOUTARD

François (1707-1752)

4^e génération

Marie-Jacques BARROIS (1704-1769) et
Marie-Marguerite DIDOT (1723-1789)

Guillaume de BURE (1720-?) et
N. DIDOT

Jean-François (1741-1825)

Marie-Edmée MOUTARD (1733-1763) et
Pierre-François DIDOT (1732-1795)
– Branche cadette

Nicolas-Léger MOUTARD

5^e génération

Jean-Jacques (1765-1853)

Marie-Jacques (1767-1847) et
Madeleine-Sophie SAUGRAIN (1771-1855)
Une fille Aloïse (1794-1863) –
6^e génération – qui épouse le baron
Augustin GAUCHY

Laurent-François (1775-1864), dernier
libraire de la famille

Guillaume-Claude SAUGRAIN (1706-1762) et
Anne-Geneviève PRUDHOMME (-1747)

3^e génération

Pierre GUYLLIN et
Catherine BERRUYER
fille du libraire Pierre Berruyer (?-1740),
dont la sœur, Marie-Magdeleine, a épousé
Jean-Luc Nyon II

4^e génération

Claude-Marin II SAUGRAIN (1735-1805)
et Magdeleine GUYLLIN (-1830)

* Filles de libraires et/ou d'imprimeurs

Les librairies, imprimeries et habitations des familles Didot et Saugrain ainsi que celles des Aumont, Barrois, de Bure et Samson à Paris (1750 à 1850)

- 1** La librairie de Jean-Nicolas Nyon et de Françoise Didot est installée quai de Conti en 1698.
- 2** Marie-Anne Didot et Jean-Luc Nyon ont leur librairie rue Pavé (aujourd'hui Séguier) en 1722.
- 3a** La librairie de François Didot (v.1685-1757) « À la Bible d'Or », est installée à l'angle du 45, quai des Grands-Augustins et de la rue Pavée.
- 3b** L'imprimerie Didot (ex Simon) est rue de Savoie en 1742.
- 3c** François Didot et Marguerite Ravenel habite au 12 rue du Hurepoix.
- 4a** La librairie des de Bure est installée rue Pavée ;
- 4b** puis déménage, sous Guillaume II de Bure (1734-1820), quai des Grands-Augustins ;
- 4c** puis à l'hôtel Ferrand au 7, rue Serpente en 1787.
- 4d** Mme N. Didot et Guillaume de Bure ont une imprimerie lithographique au 8, boulevard de Vaugirard.
- 5a** La librairie de François-Ambroise Didot dit l'aîné (1730-1804) est installée au 12, rue Pavée.
- 5b** Son imprimerie est située au 12, rue de Savoie.
- 6a** La librairie de Pierre-François Didot dit le jeune (1732-1795) est installée quai des Grands-Augustins (déménagement de la rue Séguier).
- 6b** Son imprimerie est rue du Hurepoix.
- 6c** De 1759 à 1789, Pierre-François habite rue du Hurepoix,
- 6d** puis rue des Grands-Augustins.
- 7** François-Ambroise Didot et son fils Firmin (1764-1836) créent une fonderie de caractères rue Jacob (anciennement rue du Colombier), qui est également leur maison d'habitation.
- 8a** Pierre Didot (1761-1853), le premier fils de François-Ambroise, développe sa librairie rue du Pont-de-Lodi (voie créée en 1798 non présente sur la carte). Son fils Jules y poursuit l'activité de 1822 à 1830 avant de s'exiler en Belgique puis de revenir à Paris.



Le 31 mars 1739, le nombre des imprimeurs parisiens est fixé à 36 et pour la province à 214, soit un total de 250 imprimeurs pour toute la France. Il évoluera à la hausse pendant le XVIII^e siècle.

0 Les premiers ateliers d'imprimeurs s'installent à la fin du XV^e siècle rue Saint-Jacques dans le Quartier latin.

Les dix principaux métiers de Paris en 1750

Imprimeurs	Emballeurs	Faïenciers	Gantiers	Fruitières	Horlogers	Restaurateurs	Lingères	Couturières	Tailleurs
50	175	250	315	330	350	425	800	1 500	1 800

Source : chiffres cités par un anonyme dans *L'Almanach des Arts et Métiers*, 1797.

- 8b** Les Jombert sont installés rue Dauphine.
- 9a** Firmin Didot (1764-1836), le second fils de François-Ambroise, développe sa librairie rue du Pont-de-Lodi.
- 9b** Ses trois fils, Ambroise (1790-1876), Hyacinthe (1794-1880) et Frédéric (1798-1836) poursuivent le développement des activités rue Jacob.
- 10** Jules Didot (1794-1871), fils de Pierre Didot, de retour de Belgique en 1830, monte une librairie et une fonderie au 4, rue d'Enfer (rue Denfert-Rochereau aujourd'hui).
- 11** Le graveur Henri Didot (1765-1852), le premier fils de Pierre-François, installe son atelier au 13, rue du Petit-Vaugirard. Henri Didot est marié à Thérèse-Angélique Saugrain (1759-1817).
- 12a** Abraham Saugrain (1567-1622) installe sa librairie vers 1597 à L'Isle du Palais « du côté du Pont de Bois »,
- 12b** puis il s'installe 16, rue Saint-Jacques, au-dessus de Saint-Benoît.
- 13** Claude-Marin I Saugrain (1679-1750) est libraire quai des Grands-Augustins (vers 1716).
- 14a** Guillaume-Claude Saugrain (1706-1762) installe sa librairie vers 1730 rue de Savoie,
- 14b** puis rue du Hurepoix (adresse de la famille également).
- 15a** Antoine Claude Saugrain (1730-1796), marié à Marie Brunet, habite rue de Jardinnet.
- 15b** Sa librairie est rue des Rats.
- 16** Claude-Marin III Saugrain (1756-1821), graveur et libraire-éditeur, est installé au 10, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts.
- 17** La librairie de Denis-Jean Aumont (1705-1780), marié à Elisabeth Didot, est installée rue Saint-Jacques.
- 18** La librairie de Marie-Jacques Barrois (1704-1769), marié avec Marie-Marguerite Didot, est installé quai des Grands-Augustins.
- 19** La librairie de Jean-Jacques Samson (vers 1760), marié à Madeleine-Victoire Didot, est quai des Grands-Augustins, au coin de la rue Git-le-Coeur près le Pont-Neuf.
- 20** 114, boulevard Saint-Germain (à partir de 1890) l'agence d'architecture de la famille Gélis, descendants des Didot et Saugrain. Ce boulevard est percé entre 1851 et 1877.

Au siècle des Lumières, Paris renforce sa position de capitale de l'édition et de l'imprimerie

Paris bénéficie de conditions très favorables à cet essor : un haut degré d'alphabétisation de la population, la renommée de l'université, la présence d'auteurs et de nombreux professionnels, des institutions d'enseignement et des cours de justice, des voyageurs, un pouvoir politique et administratif centralisé, notamment.

Source : fonds de carte « Plan Turgot (1734-1739) ».



Lieu d'habitation



Lieu de travail



Les Didot, bibliophiles éclairés, possèdent des livres et des manuscrits, de valeur souvent inestimable, comme le *Misse* (1449-1457), de Jacques Juvenal des Ursins (1410-1457), propriété d'Ambroise Firmin-Didot. Le 3 mai 1861, il cédera ce manuscrit, l'un des plus beaux de l'art médiéval français, à la ville de Paris.



Le pavillon-bibliothèque du château de la Bûcherie possède une façade de cinq travées sur un étage. Sa particularité réside dans son décor en pans de bois disposés de façon diagonale au rez-de-chaussée, et formant des losanges à l'étage. La porte, au milieu, est surmontée par un balcon en bois accessible depuis l'étage et couvert par un petit toit aigu agrémenté d'une horloge.

À l'intérieur, des meubles en bois de chêne vitrés dans le style du Second Empire accueillent une riche collection de livres d'Ambroise Firmin-Didot.

chapitre 3

« *La branche cadette* »,
ancêtre des Gélis-Didot.
Pierre-François Didot ⑤ (1732-1795)
et ses enfants,
libraires-imprimeurs et industriels

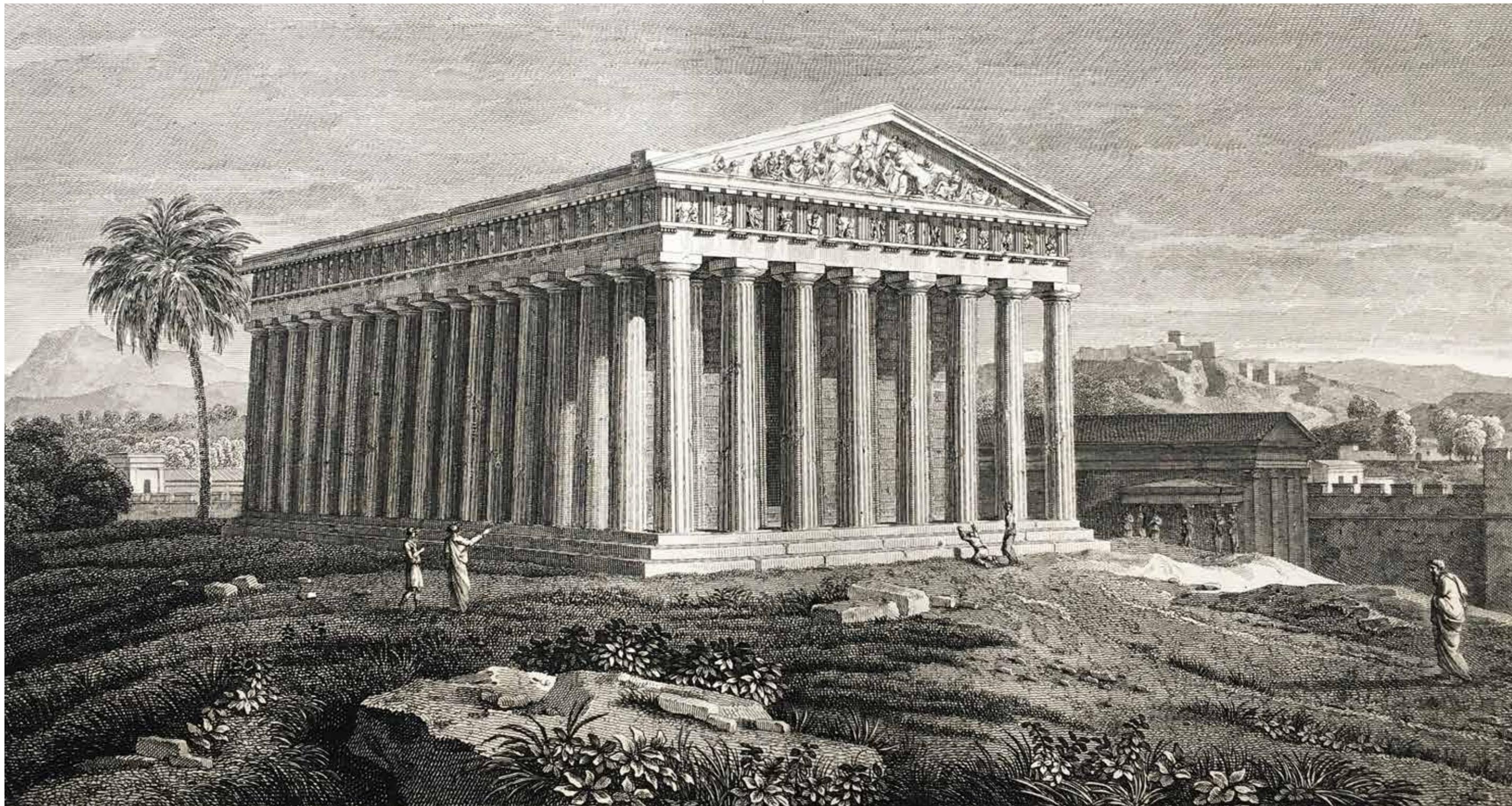


Pierre-François Didot ⑤, dit « le jeune », est le cadet des garçons de François Didot. Comme son aîné François-Ambroise, il réunit la connaissance parfaite de l'art typographique à celle de l'érudit bibliophile. Successeur de son père dans le commerce de la librairie, il s'y distingue par ses connaissances extraordinaires en bibliographie ancienne. En 1753, Pierre-François Didot devient libraire. Passionné par la gravure et la fonte des caractères, il en perfectionne les techniques. En 1787, il reprend et développe la papeterie d'Essonnes à laquelle il associe son gendre,

l'écrivain Bernardin de Saint-Pierre. Il collabore avec trois de ses fils, Pierre-Nicolas-Firmin, Henri ⑥ et Léger, mais aucun d'eux n'aura de descendant typographe. Et c'est par Pierre-Henri (1799-1875) ⑦, le fils aîné d'Henri et de Thérèse-Angélique Saugrain (1759-1817), descendante de sept générations d'imprimeurs-libraires, que cette histoire familiale et industrielle se poursuivra jusqu'à nos jours (chapitres suivants).

« ... la grande École des Didot »
« ... étudier la haute typographie »

○ Balzac,
Les Illusions perdues



Gravure tirée de l'ouvrage *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795). Vue perspective du Parthénon. Collection de Bruno Gélis.

Henri Didot 6, l'artiste innovateur

Né le 15 juillet 1765 à Paris, Henri est le premier fils de Pierre-François et de Marie-Anne Travers¹⁷¹. Son oncle François-Ambroise Didot, l'inventeur des célèbres caractères « Didot », est son parrain. Henri est de sa trempe : il va marcher dans les pas de cet artiste. Sa marraine est Marie-Madeleine Chéron, veuve de Louis-Bernard Travers, maître épicier. Le jeune homme est le digne successeur des graveurs et fondeurs de caractères de la famille. Il porte une admiration sans borne à l'œuvre exceptionnelle de son père qui, pour lui, est le modèle parfait de l'entrepreneur artiste.

En 1790, Henri Didot prend la direction de la fonderie paternelle. Il participe à la production des assignats. Dénoncé pour falsification, il est arrêté et emprisonné par le Comité des assignats. Il ne doit sa liberté qu'à son père et à la mobilisation générale de la famille, branches aînée et cadette, mais aussi à **l'intervention salvatrice du citoyen David**.

Pendant ces années révolutionnaires, Henri Didot, son père, son oncle, ses frères et ses cousins entretiennent des rapports assez étroits avec plusieurs révolutionnaires. Au moment où la papeterie produit le papier d'assignats, **Camille et Lucille Desmoulins** séjournent à Essonnes. Le couple Desmoulins raconte dans une lettre qu'il passe des instants idylliques dans des lieux où la nature est exubérante, ce qui contraste fortement avec les événements révolutionnaires parisiens de l'époque¹⁴⁷.

En 1799, Henri Didot se marie avec Thérèse-Angélique Saugrain (1759-1817), la fille d'Antoine-Claude Saugrain (1730-1796), lequel représente la 7^e génération de libraires dans sa famille depuis 1550. Ce mariage scelle l'alliance de deux grandes familles des métiers du livre qui sont à la recherche de nouveaux chemins de croissance. Un seul enfant naît de leur union : **Pierre-Henri Didot 7**.



Séjour de Camille et Lucille Desmoulins à Essonnes¹⁷⁵

Le couple Desmoulins arrive à Essonnes en l'absence des Didot en février 1793.

« Je t'assure », écrit Lucille, « que je me suis trouvée un peu sotte d'être la maîtresse de maison ; cependant, la grande liberté dont on jouit fait que je m'y accoutume. Cet endroit considérable appartient à M. Didot ci-devant imprimeur de Monsieur, il y a fait bâtir un ensemble magnifique. La rivière s'y multiplie en plusieurs bras qui forment des îles et où il a fait construire des rochers et des cabanes. Bernardin de Saint-Pierre, gendre de Pierre-François Didot, y a une île dans laquelle il fait bâtir un ermitage pour s'y retirer, tout cela est vraiment pittoresque, ce doit être délicieux l'été. »

Lucille, Horace et Camille Desmoulins, des très proches des Didot. Peinture de David (vers 1792).

L'arrestation d'Henri Didot 6 et l'intervention du citoyen David

Le 5 thermidor an II (23 juillet 1794), Henri Didot est arrêté par ordre du Comité des Assignats qui l'accuse d'avoir falsifié des assignats. On parle d'assignats de malveillance.

Son père le défend devant les citoyens-représentants du peuple, et sollicite la levée des scellés sur son habitation et sa libération immédiate¹⁷². Il explique que l'arrestation de son fils est liée à la fabrication expérimentale de la vignette intérieure (filigrane), et que des dénonciateurs jaloux ont considéré cette expérience comme de la falsification.

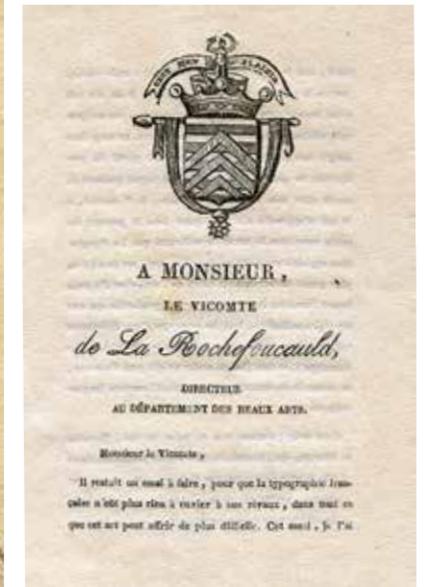
Après un séjour de deux semaines à la Conciergerie¹⁷³, il est libéré le 23 thermidor an II (10 août 1794). Le citoyen David, membre éminent du Comité des assignats et intime des Didot, est intervenu pour le faire libérer. Le couperet est passé proche à un moment où il ne fait pas bon être en prison : le 28 juillet 1794 sont guillotines Robespierre, Saint-Just et Couthon.



La lettre de François-Ambroise l'aîné défendant l'honneur de son neveu emprisonné.



Henri Didot (1765-1852), le graveur, se marie avec Thérèse-Angélique Saugrain (1759-1817). C'est par leur descendance que cette histoire familiale de la branche cadette se poursuit jusqu'à nos jours...



En 1827, Henri Didot imprime le premier document aux caractères microscopiques. Il s'agit d'une lettre au vicomte de La Rochefoucauld-Doudeauville (1785-1864), directeur général des beaux-arts, des théâtres royaux et des manufactures du roi Charles X.



Jeu de poinçons de chiffres, le 6 sert aussi pour le 9.

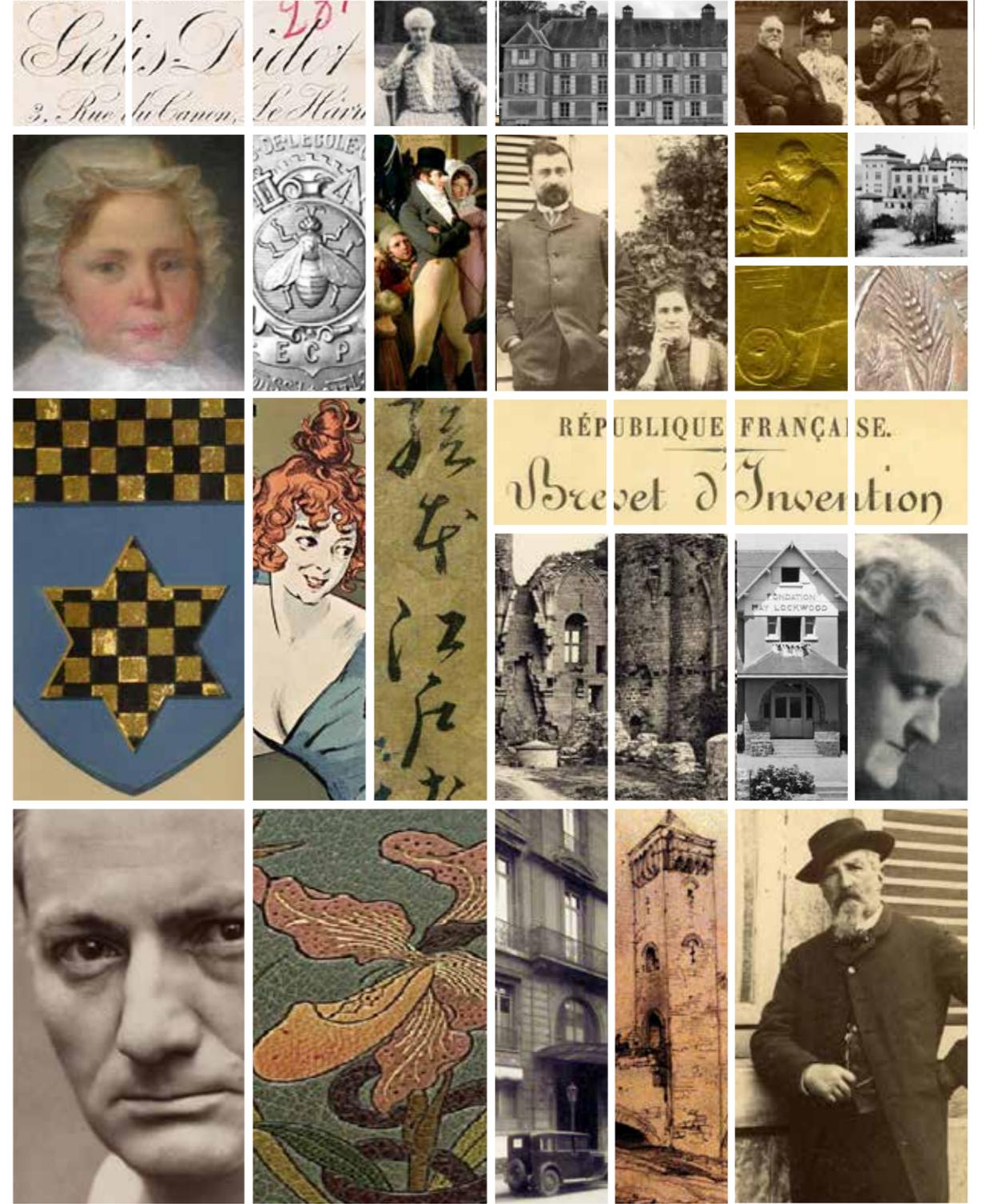
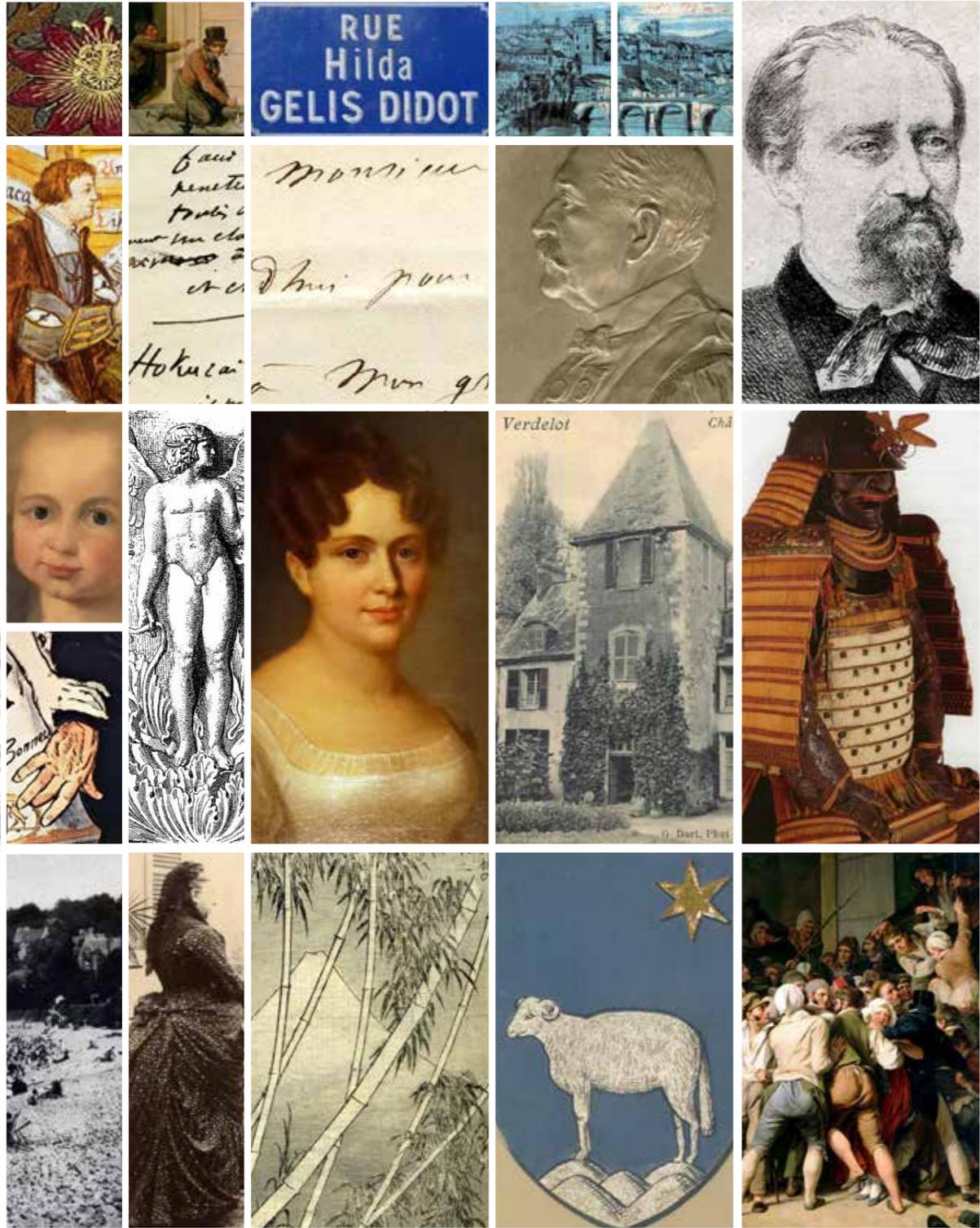
Pierre-Henri Didot 7 (1799-1875), fils d'Henri

Pierre-Henri se marie en 1824 à Élisabeth Sophie Dupré (1804-1826) qui décède en donnant naissance à leur fils, mort-né. **Pierre-Henri épouse en secondes noces en 1830 Alexandrine-Virginie Lassaulx** (v.1801-1850) dont il aura deux filles :

L'aînée, Henriette Didot 8, née le 8 août 1827 à Versailles, épouse en 1850 Henri Gélis, dit Henri Gélis-Didot (1826-1905), le banquier des imprimeurs, successeur de son beau-père, par

qui cette histoire se poursuit... (Partie 2 - Chapitre 5).

Marie-Félicité-Nicole (1835-1911) épouse en 1858 Pierre-Charles Desticker (1824-1893)¹⁷⁶. En 1859, une fille naît de ce mariage, Marie, qui décède en bas âge (1864). Resté sans enfant, ce couple sera d'une grande générosité envers les Gélis-Didot, notamment avec les enfants d'Henri Gélis-Didot et de sa femme.



Un patronyme d'origine ancienne, plusieurs foyers dans le Sud-Ouest, des archives et des historiens de premier plan

Près de Maleville au nord-est de Villefranche-de-Rouergue dans l'Aveyron, deux hameaux portent le nom de Gélis. Il s'agit des villages de « Gélis Haut » et de « Gélis Bas ». Sur cette même commune a été édifié le « Moulin de Gélis », dont les propriétaires, les Touremire, habitent la commune depuis 1540. Sans doute, les Gélis les y précédaient-ils... Près de Monclar-de-Quercy dans le Tarn-et-Garonne, deux hameaux et un ruisseau portent également le nom de « Gélis ».

« Gélis » est un patronyme assez peu répandu en France. Son origine est occitane. C'est un nom de baptême : l'équivalent de « Gilles » (en latin *Ægidius*, Égide, et en occitan « sent Gely » ou « sent Gelis »). Ce saint d'Occitanie est un moine errant légendaire qui aurait vécu à l'époque wisigothique.

La recherche généalogique fait ressortir qu'il existe au moins six foyers de Gely-Gelis, dont cinq circonscrits dans le sud-ouest de la France : près de Monclar-de-Quercy dans le Tarn-et-Garonne ; à Maleville près de Villefranche-de-Rouergue dans l'Aveyron ; à Vielleségure au sud d'Orthez dans les Pyrénées-Atlantiques ; à proximité de Carcassonne dans l'Aude ; à Cahors dans le Lot. Un sixième foyer a été identifié en Hollande. Il est celui dont la généalogie est la plus ancienne : un Gélis serait monté d'Espagne aux Pays-Bas et y aurait fait souche depuis le Moyen Âge.

À partir du XIV^e siècle, plusieurs personnages portant le nom de Gélis sont cités dans des archives manuscrites : Arnaud Gélis (1320), le plus connu de tous, à Pamiers en Ariège, Guillaume Gélis (1324) mandataire du seigneur de Bellegarde dans la Drôme, Jehan Gélis (1331) à Saint-Salvi-de-Carcavès dans le Tarn ou encore Antoine Gély (1440) à Chamborigaud dans les Cévennes.

L'architecte, écrivain et généalogiste Pierre Gélis-Didot (1853-1933) – chapitre 7 – plaçait l'origine de la famille Gélis à Lupiac dans le Gers, où la rivière la Gélise prend sa source à Cahuzères, la patrie de d'Artagnan, et où subsistent les vestiges d'une chapelle datant du XI^e siècle et les ruines d'un château²³.

Les Gélis descendraient-ils tous d'un ancêtre commun ? Impossible à savoir et l'historien ne peut faire ici que des hypothèses. Les recherches généalogiques entreprises par Bruno Gélis²⁴ ne remontent pas jusqu'à Arnaud Gélis, l'Ariégeois, et nous ne pouvons pas affirmer qu'il est le grand aïeul. Cependant nous partirons de lui pour reconstituer cette histoire familiale, d'autant plus que sa vie nous est connue et a été précisément étudiée par les historiens. Les ancêtres des Gélis sont, selon des sources convergentes, originaires du sud-ouest de la France.

Arnaud Gélis, ce grand ancêtre supposé, est resté célèbre dans l'histoire du Sud-Ouest autant par ses singuliers pouvoirs – il est messager des âmes – que par la sentence prononcée à son encontre par l'évêque de Pamiers, qui l'a condamné au bûcher au titre de l'hérésie des cathares et des vaudois.

Ainsi sa vie publique, et même privée, nous est connue par les registres d'Inquisition de l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier (v.1285-1342), le futur pape Benoît XII. Mais, plus encore, la vie d'Arnaud Gélis est entrée dans l'histoire de France par l'utilisation qu'en a faite l'historien moderniste Emmanuel Le Roy Ladurie (1929-). Son étude se fonde sur lesdits registres pour retracer la vie au XIV^e siècle des habitants d'un village du haut Ariège, Montailou, devenu célèbre depuis au sein de la communauté scientifique et au-delà²⁵.

À sa sortie, ce livre, qui participe au mouvement de la « Nouvelle Histoire », rencontre un succès assez spectaculaire malgré son sujet ardu. Le travail d'Emmanuel Le Roy Ladurie s'inscrit dans une nouvelle problématique de la recherche qui voit l'émergence de l'anthropologie historique. Avant lui, le médiéviste Jean Duvernoy (1917-2010), grand spécialiste des cathares et de l'Inquisition dans le Quercy, a étudié et traduit du latin les 1 300 pages reproduisant les 95 procès-verbaux d'interrogatoires²⁶, notamment ceux d'Arnaud Gélis. Ce travail rigoureux éclaire la vie de nombreux personnages, hommes et femmes, de Pamiers, de Foix, d'Ax, de Tarascon, etc.



La Gélise qui prend sa source à Lupiac dans le Gers, un des lieux d'origine de la famille Gélis.

LES GÉLIS DANS LE SUD-OUEST (1300-1700)



● Lieux d'identification des Gély/Gélis

Cahors (Lot) :

- En 1350, l'évêque de Cahors relève les aînés de la famille Gélis d'un vœu d'aller en Terre sainte.
- Jean Gély (1647), ancêtre de Bruno Gélis.

Les Gélis à Craissac (1715).

Commune de Maleville près de Villefranche-de-Rouergue (Aveyron), deux lieux-dits portent les noms de Gélis Haut et Gélis Bas. Sur cette même commune a été édifié le « Moulin de Gélis » (1450).

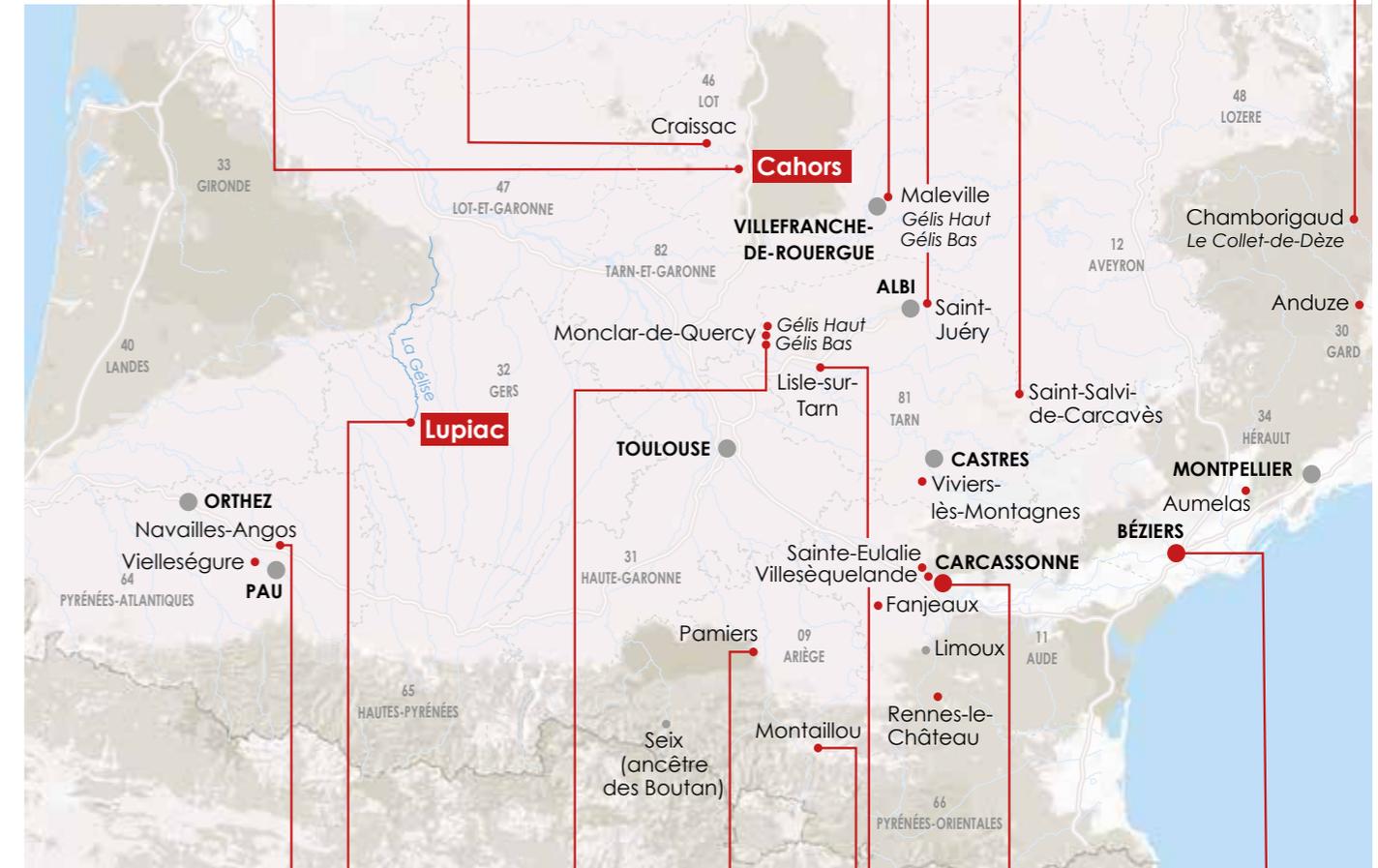
Louis Gélis (1886-1940), syndicaliste et communiste, député de la Seine (1932-1940).

Depuis 1380, deux foyers Gélis ont été identifiés : en Hollande à Amsterdam et en Belgique à Frameries.

Guillaume Gélis (1324), mandataire du seigneur de Bellegarde dans la Drôme.

Antoine Gély (1440) à Chamborigaud dans les Cévennes.

Jehan Gélis (1331) à Saint-Salvi-de-Carcavès.



Navailles-Angos (Pyrénées-Atlantiques), un ruisseau appelé « Gélis », affluent du Luy par le Gès.

Près de Monclar-de-Quercy dans le Tarn-et-Garonne, deux hameaux et un ruisseau portent le nom de Gélis.

Pamiers (Ariège), Arnaud Gélis (1320), le plus connu de tous (voir le livre : *Montailou, village occitan de 1294 à 1324* d'Emmanuel Le Roy Ladurie).

Un foyer Gélis proche de Carcassonne dans l'Aude (1590).

Des Gélis à partir de 1650.

Pour le généalogiste Pierre Gélis-Didot (1853-1933), l'origine de la famille Gélis se situe à Lupiac (patrie de d'Artagnan) dans le Gers où la rivière la Gélise prend sa source.

Lisle-sur-Tarn, près de Gaillac, des Gélis (1590) qui sont apparentés à Francine Boutan-Gélis.



De la Grande Guerre aux premières œuvres architecturales

Le 10 juin 1914, après neuf ans d'études, Paul Gélis est attesté architecte DPLG, « diplômé par le gouvernement » ou « DPLG » en abrégé⁷. Ce diplôme a été institué de façon définitive en 1874 par Eugène Guillaume, alors directeur de l'École nationale supérieure des beaux-arts.

Peu après, la guerre éclate. Réformé pour des raisons de santé, Paul Gélis s'engage volontaire le 11 août 1914. Classé dans le service auxiliaire et au 9^e escadron du train avec la voiture de son père, il passe le 1^{er} septembre 1914 au 13^e régiment d'artillerie. La mort de son frère pendant les combats, le 27 septembre 1915, est un traumatisme pour lui. Il ira même jusqu'à rechercher son corps. De décembre 1916 à juin 1917, le brigadier promu maréchal des logis est affecté à la construction de la voie de chemin fer stratégique de 0,60 mètre de large (dite « voie de 60 »), près de Verdun. En 1917, Paul Gélis est cité deux fois à l'ordre de l'état-major de la 2^e Armée. Nommé sous-lieutenant le 3 avril 1917, il est promu au grade de lieutenant en 1920. Il recevra la Croix de guerre.

Fin 1917, dans son abri 320, le sous-lieutenant architecte participe au concours pour la reconstruction des habitations rurales. Primé⁸, il rejoint Metz où il poursuit son œuvre de relevés, réalisant des aquarelles et des dessins. Le 13 janvier 1918, il rencontre sa future femme, Renée Blavette. Le jeune homme est présenté à ses futurs

beaux-parents deux jours après ce premier rendez-vous. Ce mariage a été arrangé par un ami centralien de ses parents, un certain monsieur Bureau.

En novembre 1918, Paul Gélis entre au Service de la récupération des œuvres d'art enlevées par l'ennemi, basé à Strasbourg. Puis il travaille au Service de protection et d'évacuation des monuments et œuvres d'art du front de l'Est. Ce service, créé le 21 mai 1917, est dirigé depuis le 6 septembre 1917 par l'architecte en chef Robert Danis (1879-1949)⁹. Le 4 avril 1919, Paul est nommé, par Robert Danis, architecte du gouvernement et des monuments historiques pour le territoire d'Alsace et responsable des édifices religieux. En tant qu'architecte du gouvernement, il reçoit chaque année une pension de 8 000 francs.

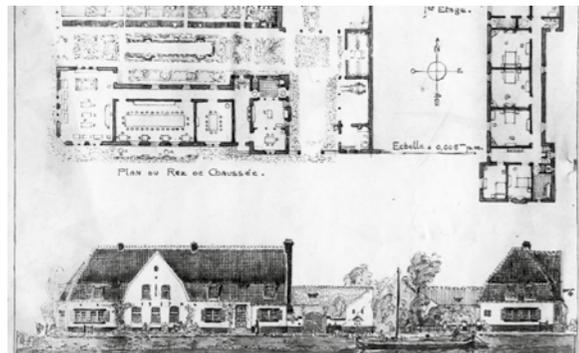
À partir du 4 avril 1919, il a le statut d'inspecteur des monuments historiques d'Alsace¹⁰. Depuis Strasbourg, il a la responsabilité de contrôler au plan national la restauration des édifices régionaux les plus importants. Il est secondé par l'architecte et archéologue Charles Czarnowsky (1879-1960) de l'École technique supérieure de Karlsruhe. Pendant toute sa carrière, Paul Gélis se fera toujours respecter, aussi bien par ses collaborateurs et ses équipes que par ses chefs d'atelier en agence. Cet animateur, au demeurant assez autoritaire, s'entoure de responsables auxquels il sait parfaitement transmettre un peu de son pouvoir.



Paul Gélis, militaire.



Robert Danis, un architecte qui joue un rôle important dans la carrière de Paul. Avant d'être nommé en 1920 directeur de l'architecture et des beaux-arts en Alsace-Lorraine et devenir le directeur de l'École régionale d'architecture de Strasbourg, cet ancien élève de l'École des beaux-arts de Paris a été architecte des bâtiments civils du château de Versailles et du Trianon.



Un des plans de Paul Gélis pour le concours de la reconstruction des habitations rurales détruites (1917). Pour ce travail, Paul est primé. Ce concours régional lance sa carrière...

Paul épouse la fille d'un grand architecte

Le 26 mai 1919 à Paris, il se marie avec Renée Blavette, la fille de l'architecte Victor Blavette (1850-1933), architecte en chef chargé du Louvre. Paul et Renée viennent habiter au deuxième étage de l'immeuble du 114, boulevard Saint-Germain que le beau-père a fait construire.

Le premier fils du couple, Jean ¹⁰, naît le 17 avril 1920 dans le VI^e arrondissement. Son beau-père architecte aurait-il joué un rôle déterminant dans la carrière de Paul ? Les deux hommes ne collaboreront que sur quelques projets, mais la notoriété de

Victor Blavette (1850-1933) : architecte et self-made-man

Né le 4 octobre 1850 à Brains-sur-Gée (Sarthe), Victor Blavette vient vivre avec ses parents à Montmartre où son père, Désiré, est négociant en alcools. Son grand-père, Louis, est cultivateur. Doué pour le dessin et l'étude de l'art, il entre en 1869 à la célèbre école du quai Malaquais. Il y côtoie de grands architectes comme Charles Garnier. Il est élève aux ateliers des architectes Simon-Claude Constant-Dufeux (1801-1871) puis Léon Ginain (1825-1898) – l'architecte de l'église Notre-Dame-des-Champs (1867-1876) et du palais Galliera (1878-1894). Il est diplômé le 28 novembre 1878.

Très doué, il a été trois fois « logiste », c'est-à-dire trois fois finaliste au concours d'architecture du grand prix de Rome. Et il est lauréat du deuxième second grand prix de Rome en 1878 pour un projet de cathédrale, puis, en 1879, du premier grand prix de Rome pour un projet de conservatoire de musique et de déclamation qu'il réalisera au 14, rue de Madrid à Paris. Il se retrouve alors pensionnaire pour trois ans à la Villa Médicis de Rome où il va travailler à reconstituer des plans d'architecture à partir de fondations, de restes de peinture, de colonnades, d'écrits anciens, etc. Il succède à ce premier prix à son ami Victor Laloux (1850-1937) – architecte de la gare d'Orsay – qui l'a remporté l'année précédente.

En 1885, il est décoré de la médaille au Salon pour ses représentations de l'enceinte sacrée du temple de Déméter à Eleusis. À partir de 1893, il travaille pour l'Institut agronomique, le Conservatoire de musique et le Muséum d'histoire naturelle.

Victor Blavette construit le Palais des fils, tissus et vêtements à l'Exposition universelle de 1900.

Blavette a certainement servi d'accélérateur pour le déroulé de la carrière de Paul tant l'homme, parti de rien, semble brillant, doué et large d'esprit. Les deux architectes devenus parents partagent la même passion : la peinture à l'aquarelle.



Renée Blavette, fille d'architecte, épouse Paul Gélis le 26 mai 1919.

Renée Gélis en 1950.



Il loue les autres appartements pour assurer non seulement les remboursements du crédit mais aussi sa retraite. En 1907, il préside la Société centrale des architectes dont il est membre depuis 1893. En 1909, il réalise le groupe scolaire de l'avenue Félix-Faure, près de Balard. De 1908 à 1928, il est professeur de théorie à l'École des beaux-arts, en remplacement de Julien Guadet (1834-1908). Son seul fils, Jacques, également architecte, est tué le 22 août 1914 pendant les premiers combats de la Grande Guerre. En 1919, il marie sa fille Renée à Paul Gélis, qui sera nommé, l'année suivante, architecte en chef.

Victor Blavette réalise aussi le monument aux morts de la guerre de 1914-1918 à Cognac, ainsi que le monument en l'honneur du musicien Léo Delibes à La Flèche. Il reçoit en 1929 la médaille d'or qui récompense « une carrière de talent et d'honorabilité ». En 1930, il planche sur le projet du couvent des franciscains rue Marie-Rose – Paris XIV^e – auquel il associe Paul Gélis. Victor Auguste Blavette décède le 14 octobre 1933 à Paris. Il aimait la voile et était un grand-père très proche de ses petits-enfants





Jean Gélis, scout, à 14 ans.



Le judoka Jean Gélis en démonstration à Bergues en 1953.

Jean Jacques Victor Gélis ¹⁰ est né le 17 avril 1920. Après avoir passé le baccalauréat au lycée Louis-le-Grand, il entre à l'École nationale supérieure des beaux-arts en 1939. Il en sortira diplômé en 1946. Pendant la guerre, pour échapper au STO, il préfère devenir mineur de fond dans le Nord. Engagé volontaire dans la 2^e DB, il participe aux combats de la Libération de Paris. Pour ses actes de courage et son engagement, il reçoit la Croix de guerre des mains du général de Gaulle, en avril 1945. Chef au sein des Scouts de France, il est très engagé dans le scoutisme et la propagation de ses idéaux. Il est chef de groupe (Saint-Léon) jusqu'en 1970.

Passionné par ce qu'il fait, Jean va passer son diplôme de professeur de judo en moins de cinq ans (1950-1954), passant de ceinture verte à marron en moins de dix mois. Il s'investit également dans la vie de sa paroisse. Jean est passionné de photographie : il produit de nombreux reportages sur le scoutisme, la vie de son régiment et sa famille. Collectionneur éclairé comme son grand-oncle Pierre Gélis-Didot, il se passionne pour les papillons. Ce lépidoptériste est aussi un philatéliste averti, s'intéressant uniquement aux timbres français. Il collectionnera ensuite des tabatières chinoises et des objets d'art.

Jean, entré à l'École des beaux-arts en 1939, suit les pas de son père. Architecte diplômé par le gouvernement (DPLG) en 1946, il travaille plus de quinze ans à ses côtés, avant de reprendre en 1963 l'agence

Le couple aura sept enfants : Anne (1946-) mariée à Jean de Kervasdoué (1944-), Bruno (1948-) ¹¹ marié à Cécile Champetier de Ribes (1948-), Brigitte (1950-) mariée à Gérard de Roquemaurel (1944-), Véronique (1951-) mariée à Francis Gaillard (1952-), Béatrice (1954-), Sophie (1960-) mariée à Guy Chaperon (1953-) et Dominique (1964-) mariée à François Bellanger. Jean Gélis décède le 23 novembre 2007.

Son seul fils, Bruno, né à Paris dans le XVII^e arrondissement le 12 février 1948, après des études à l'École nationale des beaux-arts de Paris (architecte DPLG en 1974) – comme ses père et grand-père –, reprendra la direction personnelle de l'agence en 1989.

d'architecture familiale. Il débute sa carrière en exécutant des dossiers de dommages de guerre, spécialement à Bergues, Gien et Saint-Benoît-sur-Loire et lance son activité dans les constructions scolaires à Perros-Guirec et à Bergues. Il réalise de nombreux ouvrages, notamment en Bretagne. Il crée le camping « le Ranolien » à Perros-Guirec, l'un des plus importants de la région, qu'il exploite de 1956 à 2000. Il travaille également en 1959 avec son père à l'agrandissement de l'église Saint-Jacques de Perros-Guirec.

Jean joue un rôle capital dans le développement touristique de la station balnéaire en y construisant des villas, résidences et immeubles. Il édifiera également des logements sociaux et des foyers-logements qui ne seront pas du goût de tous les Perrosiens. Président du club nautique, ce passionné de voile impulse la création de l'école de voile et du bassin à flot inauguré en 1969. Il est membre du Touring Club de France, section « Camping ». Le père et le fils ont développé une activité d'administration de biens, dynamisée par Jean et Bruno, qui se poursuit aujourd'hui par les soins d'Arnaud Gélis, le fils de Bruno.

En 1962, Jean Gélis est nommé architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux. Membre de l'Ordre des architectes, Jean Gélis s'est marié le 2 février 1946 avec Francine Boutan (1922-), la fille de Jacques Boutan (1886-1959) et de Marie-Berthe Le Guay (1898-1945) ³⁶.



Jean Gélis a développé la promotion immobilière en réalisant de nombreuses opérations sur Paris.



Comme son père, Jean Gélis étudie à l'École des beaux-arts de Paris. En 1946, il est architecte diplômé par l'État (DPLG).

Jean Gélis conduit de beaux projets architecturaux à Perros-Guirec comme le syndicat d'initiative de la station balnéaire bretonne.

GRADE		
COULEUR DE LA CEINTURE	DATE D'OBTENTION DU GRADE	SIGNATURE DES EXAMINATEURS
NOIRE Expert		1113
MARRON 1 ^{er} Kyū Champion	5-12 1952	<i>Halley</i>
BLEUE 2 ^e Kyū	8-3 1952	<i>Halley</i>
VERTE 3 ^e Kyū	9-7 1951	<i>Halley</i>
ORANGE 4 ^e Kyū	1-3 1951	<i>Halley</i>
JAUNE 5 ^e Kyū	3-0-10 1950	<i>Halley</i>
BLANCHE		<i>Halley</i>

Jean Gélis va au bout de ses idées. En trois ans, il passe de ceinture blanche de judo à ceinture marron.



La villa de Jean Gélis et de sa famille à Perros-Guirec.